

YORG – 1

La tension était au plus haut. Rork, inquiet pour Koùm, ne demandait qu'à charger, et les Hommes-du-Vent allaient l'accompagner, par devoir ou par plaisir. À ce moment, il n'y aurait rien d'autre à faire qu'à les suivre : si le combat n'était pas encore la seule issue possible, une fois qu'un seul guerrier l'aurait entamé, il n'y aurait que la victoire de tous pour garantir leur survie.

Yorg entendit un choc, à la fois mou et lourd. Cela venait de la gauche. Il jeta un bref regard de ce côté, sans vraiment quitter des yeux la ligne des Lanceuses. Dans ce camp-là aussi, on hésitait. C'était bon signe, c'était qu'il y avait encore un espoir de dénouer les liens du destin sans combat.

Les chocs sourds se renouvelèrent.

— Koùm ! s'écria Rork.

C'était bien Koùm, monté sur son sauteur.

— Torkiiz est là aussi, commenta Duno. Nous pouvons nous en aller, maintenant. Du moment

qu'ils sont saufs...

— Nous en aller en paix ? Si *elles* veulent bien !

Les Lanceuses avaient aussi vu arriver les sauteurs. Yorg avait bien surpris un frémissement dans leurs rangs et quelques signes individuels de panique, mais cela n'avait pas été plus loin. L'une d'elles avait poussé un cri, distribué rapidement quelques ordres, et la troupe s'était réorganisée pour faire face aux deux branches du péril, sans céder un pouce de terrain.

Tout était calme, pour quelques instants encore.

Yorg sauta à terre, laissant sa carabine dans l'étui accroché à la selle du cheval. Il n'était pas désarmé, mais c'était certes moins agressif comme cela. Il quitta la ligne irrégulière formée par les Hommes-du-Vent, les Yagrr et les Nièpps et fit quelques pas en avant tout en faisant de grands gestes lents – ce qui est lent n'est pas menaçant – pour attirer l'attention du fils de Rork.

Koùm l'aperçut. Il cria à Torkiiz de rester à l'écart et fit obliquer Grandbond vers Yorg. Le sauteur fit un dernier bond très court et se posa devant les chevaux qui frémirent quelque peu, manquant de jeter les moins bons cavaliers à terre.

— Reste là, Koùm. Juste derrière moi.

Yorg franchit plus de la moitié de la distance qui le séparait des Lanceuses sans obtenir la moindre réaction. Il marchait avec assurance, bien que tremblant

intérieurement. Si elles se décidaient à jeter leurs pierres, il n'avait pas la moindre chance. Il serait vengé par Koùm, Rork et les autres, il n'avait pas le moindre doute là-dessus, mais ils ne pourraient qu'honorer son cadavre.

Alors qu'il n'avait plus qu'une dizaine de pas à faire, l'une des femmes se détacha à son tour de la ligne des guerrières. Elle était un peu plus grande que les autres, plus grande que lui, certainement. Elle portait une tunique courte qui ne lui descendait qu'à mi-cuisses. À la ceinture resserrée autour de sa taille mince, il pouvait voir pendre un couteau long comme une main et une poche de cuir gonflée de cailloux comme celui que contenait sa fronde. Elle n'arrêtait pas de faire tourner lentement celle-ci d'un balancement automatique du poignet. Il lui suffirait d'accélérer deux ou trois fois le mouvement pour être prête à lancer la mort sur son vis-à-vis.

Yorg et la femme restèrent quelques instants immobiles, séparés par six ou sept pas à peine.

La femme ne se distinguait pas de ses compagnes par son armement ou sa tenue, à l'exception d'un bandeau rouge qui retenait en arrière ses longs cheveux. Et ceux-ci étaient blonds, alors que la plupart des guerrières étaient brunes, ou même noires.

Il entendit un trottement derrière lui.

C'était Koùm, qui venait de quitter le sauteur. Il

pesta mais ne se retourna pas : il comptait sur l'énorme bête pour assurer sa sécurité par la menace qu'elle constituait, et cette menace n'existait plus depuis que le fils de Rork ne contrôlait plus l'énorme crapaud.

Il sentit la présence de Koùm, qui vint glisser une main dans la sienne. Il se sentit contraint de quitter la guerrière des yeux un instant et regarda Koùm en souriant. Lorsqu'il redressa la tête, la guerrière souriait aussi.

* * *

Ils avaient campé presque sur place, ne progressant que de quelques centaines de pas pour atteindre un terrain plat se trouvant à côté du village. C'était une trêve, pas la paix, et Yorg ne savait pas si c'était la menace des sauteurs ou l'air farouche des cavaliers qui avaient incité les Lanceuses à cette attitude pacifique, ou un trait naturel de leur civilisation.

Rork n'avait pas les mêmes doutes : il penchait pour la première solution et ne cessait de jeter des regards belliqueux vers les petites maisons de pierre, prêt à mouliner de la masse au premier signe de danger. Il avait donné des instructions en ce sens à ses guerriers et vertement tancé son fils... tout en se sentant très fier de lui.

Il ne participait pas aux discussions – si on pouvait ainsi qualifier les tentatives de contact

verbales – qui se tenaient à quelques pas de là entre Yorg, Kargon et Im'tri d'une part, et trois Lanceuses d'autre part. Cela durait depuis que la trêve avait débuté, soit plus de quatre heures, et il ne semblait pas que les progrès eussent été marquants.

À la tombée du jour, chacun se retira de son côté et Rork distribua les tours de garde.

— Alors, tu as réussi à te faire comprendre ? lança-t-il à Yorg, mi-narquois, mi-envieux devant le talent dont le Yagrr avait constamment fait preuve chaque fois qu'ils rencontraient des peuplades parlant une langue étrangère.

— Je pense. Je ne suis pas sûr. La blonde s'appelle Guappa, elle est le chef du village. Pas vraiment le chef, la première guerrière.

— Une femme comme chef ? C'est un triste peuple ! s'exclama Rork qui ne parvenait pas à se faire à l'idée que des femmes pouvaient porter les armes et se prétendre ses égales.

Chez les Hommes-du-Vent, le fait n'était pas inconnu, mais c'était uniquement si tous les bras étaient indispensables à la survie de la tribu. Dans ces cas-là, il n'y avait aucun tabou, et Moira avait appris à manier le couteau ou l'épée courte convenant à la force de ses bras. Mais de là à confier la sécurité d'un peuple à une troupe de guerrières, il y avait un pas bien trop grand pour le chef à la masse. Surtout qu'une question le tourmentait secrètement :

quel était le rôle des hommes, chez les Lanceuses ?

Il n'avait fait qu'à moitié attention à ce qu'avait dit Yorg et s'efforça de reconstituer ce qu'il venait d'affirmer. Guappa n'était pas vraiment un chef et elle devait consulter quelqu'un de plus haut placé qu'elle. Elle avait envoyé un messenger vers Vieja, et il serait de retour le lendemain. Ou le surlendemain. Ou après... Qui pouvait dire quand les Pures auraient pris leur décision ?

— En attendant, si nous ne sommes pas vraiment les bienvenus, nous pouvons rester ici, disait Yorg à ce moment. Pas question d'aller plus loin dans leur territoire, et si nous désirons retourner sur nos pas, Guappa veut en être informée, pour nous organiser une escorte.

Rork grommela qu'il n'avait pas besoin d'être accompagné d'une bande de femelles pour retrouver son chemin et qu'il irait où bon lui semblait sans demander leur avis, mais ne rétorqua rien lorsque Im'tri fit remarquer que les dites femelles connaissaient parfaitement la région et lançaient leurs pierres aussi loin que portaient les flèches des arcs. Il ne mentionna pas les carabines, bien plus efficaces, parce que leurs munitions étaient strictement comptées.

— Et les hommes, où sont-ils ? Que font-ils ?

— Je n'ai pas posé de questions inutiles, ou sur des sujets dangereux. Je ne dispose pas du vocabulaire,

et en outre je craignais de les indisposer par ce genre de curiosité. J'ai l'impression que ceci n'est pas un vrai village. Il n'y a pas d'hommes ni d'enfants, et les femmes sont toutes jeunes et vigoureuses.

— Ces guerrières... Ce serait une sorte de garnison, alors ? demanda Im'tri.

— J'en ai bien l'impression. Guappa et les siennes doivent être chargées de veiller sur une section de la haie défensive. Il y a probablement d'autres villages comme celui-ci répartis tout au long du périmètre.

Rork grogna son approbation. Même s'il s'agissait de femmes et non de véritables guerriers, les commentaires de Yorg et du Kapt', ainsi que ce qu'ils pouvaient percevoir de l'organisation des Lanceuses semblait une question de bon sens si l'on a un territoire précis à défendre.

* * *

La nuit se passa calmement, les sentinelles se relayant régulièrement, sans avoir de message particulier à passer à celles qui les relevaient.

Ils durent attendre le milieu de la matinée pour apercevoir une femme courant le long de la piste venant de Vieja. C'était certainement la ville aperçue par Koùm et Torkiiz. Yorg et Rork les avaient longuement interrogés la veille et avaient des opinions très divergentes sur ce qu'il fallait penser des déclarations des deux garçons.

L'Homme-du-Vent ne parvenait pas à croire à l'existence d'une importante agglomération dans ces montagnes couvertes de neige où la végétation et le gibier étaient rares. Il mettait la description de milliers de toits sur le compte de l'imagination des garçons : quand on n'a jamais rien vu d'autre que des villages regroupant au plus quelques centaines d'êtres humains, il est facile de se faire impressionner par quelque chose d'un peu plus grand, surtout après des semaines passées dans un pays quasi désertique.

Yorg était plus prudent. Il avait connu Kîv, la ville des Nièpps, et avait souvent discuté avec Im'tri des voyages faits par celui-ci le long du fleuve. Kîv était certes la plus grande ville que le Kapt' connaissait, mais les rives du fleuve, au sud, étaient fertiles et des agglomérations de plus de mille âmes n'étaient pas rares. Alors, pourquoi pas ici ? La contrée était bien défendue, et nulle bande de pillards n'avait dû être capable d'y causer des ravages depuis bien des années. Il espérait que les garçons n'avaient pas exagéré, même si cela signifiait que le peuple des Lanceuses était alors infiniment plus puissant que leur petite troupe : il y a toujours beaucoup plus à apprendre d'une nation puissante que de quelques sauvages à peine capables d'assurer leur subsistance.

Il avait changé, au fil des saisons, et en était presque venu à oublier que les Yagrr, avant qu'ils ne découvrent le lac du Grand Chien et ne fassent

alliance avec les Longs-Cheveux et les Peaux-Douces, n'étaient eux-mêmes que ces sauvages en fuite et mourant de faim.

La coureuse était attendue par Guappa et quelques guerrières. Il y eut une rapide conférence, puis le petit groupe se dirigea vers l'endroit où les palabres s'étaient tenues la veille. Les guerrières s'installèrent en demi-cercle, les jambes croisées. Il était évident qu'elles attendaient Yorg.

Cette fois, il se fit accompagner d'Im'tri et de Rork.

Alors qu'il prenait place, il vit une jeune femme aux cheveux noir de jais s'avancer un peu timidement, portant une grande cruche de terre. Guappa but la première, puis passa la cruche à sa voisine de gauche. La cruche fit lentement le tour du cercle sans que quiconque ne prononce un seul mot. Ce fut Im'tri qui goûta le premier à la boisson qu'on leur offrait.

Il porta la cruche à ses lèvres et ne fit d'abord que les humecter. Yorg et Rork épiaient son visage, curieux de découvrir ses réactions. Im'tri bascula la cruche de quelques degrés de plus et but une large rasade. Ses compagnons virent son visage se couvrir instantanément de sueur et sa peau cuite par le soleil prendre un reflet plus pourpre.

Le Kapt' ouvrit la bouche pour faire un commentaire, puis perçut les regards sévères des guerrières et se contenta de tendre la cruche à Yorg. Celui-ci la porta à ses lèvres sans hésiter, mais les maintint

serrées, n'absorbant que quelques gouttes d'un feu liquide dépassant tout ce qu'il avait déjà bu dans sa vie. Malgré la faible quantité, sa langue et son palais brûlaient comme tous les feux de l'Enfer et il se sentit devenir aussi rouge qu'Im'tri. Il passa le récipient à Rork, qui avait été moins attentif que lui, mesurant surtout du regard les guerrières qui leur faisaient face. Des femmes aux longues jambes musclées, qui savaient certes se battre mais qui auraient convenu bien mieux pour d'autres jeux.

Il prit la cruche et but une large rasade qu'il avala directement comme si c'était de l'eau.

Ce ne fut qu'au bout de plusieurs secondes que l'effet de l'eau de feu se fit remarquer. Rork se contrôlait admirablement et il réussit même à sourire en tendant la cruche à sa voisine, mais son teint s'empourprait à vue d'œil et deux larmes lui perlèrent aux paupières. Il lança à Yorg un regard chargé de reproches, comme si le Yagrr était fautif de ne pas l'avoir averti.

Yorg craignit un instant une explosion, cependant Rork se maîtrisa, d'autant plus que la guerrière qui bouclait le cercle venait de boire une aussi large rasade que lui et ne semblait pas en souffrir le moins du monde.

La cruche revint à Guappa qui la posa devant elle.

Elle prononça une longue tirade à laquelle Rork ne comprenait rien. Et à voir les sourcils froncés de

Yorg, celui-ci ne devait pas avoir saisi grand chose. La guerrière en était certainement consciente, car Rork l'entendit répéter la même chose, mais bien plus lentement. Yorg intervint deux ou trois fois, répétant l'un ou l'autre mot tandis que Guappa essayait de compléter ses paroles par l'un ou l'autre geste. Le chef à la masse n'en était quand même pas plus avancé.

— Que dit-elle ? se décida-t-il à demander en profitant d'un instant de silence.

— La Vieille Mère – je crois que c'est le nom de leur chef – accepte que nous traversions leur territoire. Mais nous devons nous arrêter à Vieja, car elle veut nous interroger.

— Combien de temps ?

— Je ne sais pas... et il y a autre chose.

Yorg s'était tu, comme s'il n'était pas certain, ou n'osait pas continuer.

— Quoi d'autre ?

— Aucun homme ne peut porter d'arme chez les Dorrannes – c'est le nom de leur peuple – et nous devons leur confier les nôtres pour entrer dans Vieja.

— Jamais !

Rork s'était à moitié levé, le visage plus rouge encore que lorsqu'il avait bu l'eau de feu. Deux guerrières se trouvèrent instantanément debout. Guappa, elle, n'avait pas bougé.

— Restons calmes, fit Yorg. On va trouver une solution. Inutile de commencer déjà à se battre.

— Il est toujours utile de commencer le premier à se battre, ronchonna Rork. C'est la meilleure manière de gagner.

Il accepta cependant de reprendre place dans le cercle, mais ses poings restaient serrés sur le manche de la masse et ses yeux furieux, qui allaient d'une guerrière à l'autre, indiquaient qu'il était prêt à entrer en action au plus petit signe hostile.

LORGAN – 1

Maître Lorgan était mécontent. Comme toujours quand son entourage ne se pliait pas à ses quatre volontés. Ou huit, ou seize, ou plus : il y avait tant de choses à faire. Il aurait voulu disposer de quatre mains pour prendre des notes et de trois têtes au moins pour réfléchir à plusieurs problèmes en même temps. Ce n'était pas possible, alors il lui fallait bien prendre son mal en patience et apprendre à déléguer. Ses domestiques et les deux autres Sophis étaient occupés douze heures par jour, et ça ne suffisait pas encore à noter tout ce qu'ils apprenaient quotidiennement.

Andrei, l'homme étrange qui affirmait avoir vécu toute sa vie sous la terre, était un trésor de connaissances qu'il était difficile de mesurer, mais comme toutes les richesses du sous-sol, ce qu'il pouvait leur apprendre était une matière brute dont il fallait éliminer bien des déchets.

Il parlait d'ampoules et de tubes au néon pour améliorer l'éclairage, alors que Lorgan se trouvait déjà fort satisfait de la lumière qu'il faisait jaillir

lorsque la grande roue à aube se mettait en route. Il pouvait décrire ces objets, mais qu'était le néon ? Et comment souffler des ampoules tout en y faisant le vide ? Quant au filament lumineux, il ignorait de quelle matière il était fait.

Lorgan savait qu'il ne pourrait réaliser aucune expérience en ce domaine avant d'être revenu à Kîv ; et à ce moment, Andrei, sa source de savoir, serait loin de lui. Il fallait donc en extraire la moindre virgule de connaissance avant de le laisser au village du Grand Chien. Car Andrei avait clairement fait comprendre qu'il ne s'éloignerait en aucun cas de ces lieux.

Les Tchings étaient une autre source d'information, mais ils étaient partis avec le chef à la masse avant que Terbelon n'ait pu enregistrer tout ce qu'ils avaient à lui dire. Ils n'avaient cependant pas tout emporté avec eux, et Lorgan se penchait sans cesse sur les deux véhicules sans chevaux qui étaient restés au village.

Bien-Hoa en avait démonté certaines pièces, puis les avait remontées. Ensuite, il avait à nouveau démonté, allant un peu plus loin. Il n'était pas question de rendre l'un des véhicules inopérants par maladresse, aussi ne pouvait-il progresser que fort lentement, remettant tout en état avant de passer à une étape supplémentaire. Les roues n'avaient posé aucun problème, de même que les pièces amovibles

de la carrosserie. Le gazogène était fait pour être monté et démonté facilement. Au-delà, il y avait le moteur lui-même : c'était une question plus délicate. Il y avait aussi le carburant, un liquide puant, dont il ne restait que quelques dizaines de litres. Bien-Hoa avait réussi à en subtiliser le contenu d'une tasse et Xardiiz avait tenté de l'analyser.

— Une huile de roche assez commune, d'un type que l'on utilise parfois pour s'éclairer. Cependant, celle-ci est dépourvue d'un bon nombre d'impuretés qu'on y trouve d'habitude. Elle a donc dû être préalablement traitée.

— On peut s'en procurer à Kîv ?

— Aisément, mais en petites quantités. Elle proviendrait d'une région située au sud-est de l'embouchure du Fleuve. Si Im'tri était ici, il pourrait certainement nous en dire plus.

Lorgan n'avait pas insisté. Im'tri n'était pas là, et il n'avait que quelques grimoires avec lui, alors qu'il aurait pu résoudre bien des problèmes s'il avait disposé des dizaines de volumes de sa bibliothèque, ou pu consulter ceux que possédaient les autres Sophis de Kîv.

Ici, il n'avait comme seule ressource que son cerveau. Heureusement se disait-il, ce n'était pas n'importe quel cerveau, mais celui du plus grand génie que le monde ait jamais connu. À part, peut-être celui d'Ynsten. Mais il ne restait rien de ce

dernier qu'une inscription incompréhensible qu'on rencontrait souvent accolée à son nom, $E=mc^2$. Lorgan n'aimait pas les problèmes insolubles et ne s'était jamais tracassé pour celui-là. Il lui arrivait maintenant de se demander s'il n'avait pas commis une erreur, ce qui était le signe qu'il était vraiment de très mauvaise humeur.

Mais le troglodyte et les machines des hommes jaunes n'étaient pas les seules merveilles à étudier. Ce n'étaient même pas des merveilles, comparées aux secrets que détenaient les Peaux-Douces.

Il avait eu peu de contacts avec ceux-ci, et ces quelques moments privilégiés le laissaient en général abattu par la découverte de son ignorance. Oui, il avait lu quelques fragments de texte sur la télévision ou les avions, ces immenses oiseaux mécaniques dont un seul aurait suffi à ramener toute l'expédition à Kîv en moins d'une journée. Et il savait que les anciens avaient disposé de machines pensantes qui calculaient plus vite que la lumière. Mais dès que l'on abordait l'un de ces sujets, les réponses du Peau-Douce qu'il avait en face de lui – lorsque celui-ci acceptait de répondre – le plongeaient dans des abîmes insondables de perplexité.

Qu'étaient les ondes airtziennes ? Un transistor ? Un bite ou un mégabite ? Un réacteur, un turbopropulseur ? Et la vitesse de la lumière ? La lumière se contente d'être, elle n'a pas de vitesse mesurable,

c'était un savoir commun à tous les Sophis qui s'étaient jamais occupés de l'état de la matière. Pour qu'un objet ait une vitesse, il fallait qu'il se déplace, et devait donc être *un objet*. Avoir une masse, une forme. La lumière n'avait ni masse, ni forme, elle ne pouvait donc se déplacer. Elle n'avait donc pas de vitesse, c'était chose entendue.

Si les Peaux-Douces avaient raison, il devait revoir toutes ses connaissances depuis leurs fondations. C'était à en désespérer.

Maître Lorgan ne désespérait pas. Ce n'était pas son genre. Il se contentait de houspiller Terbelon, Xardiiz, Bien-Hoa et tous ceux qui passaient à portée de voix. Delbar lui-même n'échappait pas à cette mauvaise humeur, ou n'y aurait pas échappé s'il n'avait eu de longues patrouilles à faire dans les parages. Des patrouilles qui le tenaient au moins deux jours sur trois à bonne distance du Sopi.

Il ne restait que Maître Tolbien pour devoir supporter les sautes d'humeur de Maître Lorgan, car les indigènes ne comptaient pas. S'il s'adressait à l'un d'eux, il faisait semblant de ne pas le comprendre, ou pire encore lui répondait d'une brève insulte que le Sopi préférait à son tour ne pas comprendre.

Un soir, cependant, Grodon écouta le vieil homme. Celui-ci lui réclamait du cuivre et exigeait de pouvoir fouiller les cavernes-au-dessus-du-sol. Il savait qu'on y avait trouvé les vestiges de machines rongées par la

rouille. Le fer lui aurait convenu aussi, mais il préférerait le cuivre, plus malléable, et qui ne se laisse pas attaquer de la même manière par l'humidité.

Grodon écoutait le Sophi parce qu'il voyait un intérêt stratégique dans certains travaux de celui-ci. En rentrant fort tard d'une expédition de chasse, il avait été surpris par la lumière magique qui avait brusquement éclairé le portail. Si brusquement, en fait, que son cheval avait été surpris lui aussi et qu'il avait fallu toute la science de cavalier du vieux guerrier pour maîtriser la bête.

Maître Lorgan l'attendait de l'autre côté de la grande porte. Avant que Grodon ait pu commencer à passer sa colère sur lui, le Nièpp parlait :

— Ton cheval a eu peur de la lumière, Grodon ?

Fort sagement, le Sophi ne lui avait pas demandé si lui, l'Homme-du-Vent, avait eu aussi peur que sa monture. S'il avait fait cette suggestion, les choses auraient certainement fort mal tourné.

— Très peur, vieil homme, il ne faut jamais recommencer.

— Et si tu n'avais pas été Grodon, qui commande ce village, si tu avais été un You-Ha ou n'importe quel autre ennemi, ton cheval aurait certainement eu aussi peur, non ?

Grodon ne put qu'acquiescer.

— Alors, nous allons garnir tout le mur d'enceinte de lampes semblables. Si un ennemi osait encore

nous attaquer, nous les allumerions et nous profiterions de la surprise pour en faire un grand carnage.

— Fort bien. Mais la surprise ne marche qu'une fois, vieil homme.

— Tandis que la lumière éclaire selon ma volonté. Si l'ennemi n'est plus surpris, il formera quand même de belles cibles, bien visibles au cœur de la nuit la plus noire.

Ainsi en avait-il été, et Lorgan, assisté de Bien-Hoa, avait pu pénétrer dans les cavernes-au-dessus-du-sol pour les fouiller de fond en comble.

(...)